l'Organe

:-) :-D ;-) :-* :-(:-I :-o

Université Concordia • mensuel • volume 4 • numéro 1 • septembre 2007

www.lorgane.org

Le monde virtuel

DESIGN

Graphiste
Jules Renaud

Illustratrice
Christine Roy

Directeur photo/ graphiste
Albert Zablit

ADMINISTRATION

Directeur général
Hugo Steben

Directeur de l'information
Vacant

Directeur des finances
Alexandre Cassis

Webmestre
Édouard Reinach

RÉDACTION

Rédacteur en chef
Édouard Reinach

Chef de pupitre Culturel
Julien Bouchard

Chef de pupitre Société
Audrey Bourget

Chef de pupitre Politique
Julie Geffard

Correctrice
Julie Geffard

COLLABORATEURS

Sophie Ginoux
Mélanie Meloche-Holubowski
Kim Petrisevac
Sébastien Dorélas
Renaud Philippe
Julien Abord-Babin
André Lemire

<div="t@8lE dE$ m4+1èRE$">

Imaginer pour voir 4
J'ai le clic pour toi 6
L'imaginaire malade 8
Facebook 10
Elections virtuelles 12
Démocratie 2.0 14
La disparition de l'objet 16
Mariage sur le net 18
Grandir en exil 20
Kakuma 23
Chronique littéraire 24
e-motion 26

Le nouveau monde

Édouard Reinach
ereinach@gmail.com

On les rencontre au détour d'un site Internet, ils veulent changer le monde en soutenant des causes environnementales, humanitaires, humanistes, sociales ou artistiques. Ils sont de tous les âges et de toutes les nationalités. Ils s'impliquent sur Facebook, s'expriment sur un blogue politique ou envoient des chaînes de lettres à leurs amis pour les sensibiliser à certaines problématiques. En fait, ils utilisent l'API «causes» sur Facebook, ils se caressent la conscience sur un blogue politique ou ils envoient des chaînes de lettres pour sensibiliser leur carnet d'adresses. Certains, les *no-life*, s'achètent une île sur Second Life, vivent de la vente d'artefacts sur World of Warcraft... L'Internet est donc devenu un monde à part, régit par ses propres règles et possédant, il semblerait, la solution à beaucoup de nos problèmes.

Certainement, l'Internet est un monde à part, exaltant par certains aspects. Beaucoup de personnes, et je les comprends, se sont approprié des espaces d'expression qui n'existaient pas avant ce réseau et qui, sans doute, n'auraient pas pu exister sans lui. N'oublions pas, cependant, que ces espaces n'existent toujours pas. C'est une illusion. Un domaine Internet n'est pas un espace public, c'est un espace privé généralement ouvert et bien souvent gratuit, mais il n'en reste pas moins privé et surtout... virtuel. Si je coupe le courant, l'espace est inaccessible et inexistant.

L'Internet est néant. C'est un monde sur un monde, un *plastic wrap* sur une boîte à lunch nauséabonde, ça bloque l'odeur, mais ça accélère la pourriture. L'espace public, lui, est un espace sans fumée et qui pue ou qui sent la javel (remarquez que la javel: ça pue aussi) et où les gens se regardent peu et ne s'adressent plus beaucoup la parole.

Aujourd'hui, beaucoup d'entre nous sont plus sympathiques avec l'inconnu sur un forum qu'avec leur voisin de palier. Ils raconteront leur vie plus facilement sur un blogue que dans une salle d'attente...

Nous assistons à une migration. La migration d'une génération vers un autre monde, un nouveau monde. (D'ailleurs, ne trouvez-vous pas que les comportements économiques et sociaux vis-à-vis d'Internet ressemblent beaucoup aux anciens comportements migratoires vers l'Amérique?) L'Homme sur Internet est une créature de rêve, éthérée, volant à la vitesse de la lumière de parc d'attractions en salon chaleureux, de lieux de rendez-vous intimes en tribunes libres ou galeries fantasques. L'Homme est beau, bon et juste et il suffira de regarder son profil ou d'échanger quelques «lol» sur un chat pour s'en convaincre. L'Internet est un miroir magique, un puissant psychotrope dont beaucoup d'entre nous dépendent déjà. Un remède par la fuite. Une thérapie miracle planétaire.

Ça se mouche dans des blogues, ça se caresse avec MSN et ça prend son pied devant un clavier.

Ça se fuit là où ça croit se rassembler, se rencontrer et s'apprécier. Bienvenue au Pays imaginaire réel, le monde virtuel, le Neverland d'une société qui ne veut plus grandir.

Cover: Albert Zablit | www.albertzablit.com

Imaginer pour voir

Christine Roy
info@christineroy.net

Dans le domaine encore embryonnaire de la technologie, peu de recherches peuvent se vanter d'être aussi ambitieuses et originales que celle dirigée par Mohamad Sawan : allier l'informatique, la microélectronique et la neurotechnologie pour qu'un jour un aveugle de naissance puisse voir artificiellement son environnement.

Fondateur et directeur du laboratoire de neurotechnologies Polystim de l'École Polytechnique de Montréal, Mohamad Sawan supervise depuis environ dix ans une équipe d'une trentaine de personnes dédiées à son projet d'envergure. La recherche a connu ses premiers balbutiements en 1994, alors que très peu de scientifiques songeaient sérieusement à s'attaquer à la complexité du cerveau et du cortex visuel. «La plupart des chercheurs considéraient le cerveau comme une zone très critique, très fragile (...). Ce n'est que tout récemment que les gens ont considéré s'aventurer, prendre des risques.»

Le risque semble porter ses fruits. En 2000, l'équipe du professeur Sawan mettait au point un prototype démontrant les possibilités de la neurotechnologie : le stimulateur visuel cérébral (SVC). Le dispositif se compose d'une petite caméra qui remplace l'œil et transmet l'information visuelle directement dans le cortex visuel, par le biais de microélectrodes qui y sont implantés. L'image captée par la caméra est donc directement acheminée dans le cortex, sans passer par la rétine et le nerf optique. «C'est véritablement un contact direct entre la technologie et le tissu biologique. Les neurones même sont touchés!» explique le professeur. Stimulées par un courant électrique, les microélectrodes recréent l'image avec des points lumineux appelés phosphènes. «Les points lumineux formeront des parcelles d'images qui permettront aux personnes de reconnaître un visage ou une pièce de monnaie, un peu comme le capteur d'une caméra numérique, mais à plus basse résolution.»

Ce prototype, dont l'utilisation a validé le fonctionnement, permet ainsi à Sawan et son équipe de s'associer à l'Institut neurologique de Montréal (Université McGill) pour approfondir les recherches en passant par une phase d'expérimentation in vivo. Autrement dit, il s'agit de tester le stimulateur sur des rats de laboratoire pour obtenir des résultats plus précis quant à l'interaction du système avec le comportement et la psychologie de l'animal. Amorcés en 2005, ces tests s'étaleront encore sur plusieurs années.

Bien que les résultats soient pour l'instant positifs, le professeur Sawan admet que les limites de la connaissance sur le cerveau constituent un défi à surmonter : «On ne connaît pas encore toutes les étapes du processus de la vue. Il existe environ une quinzaine de niveaux dans le mécanisme de la vision et nous en connaissons peut-être sept ou huit.»

Une telle intimité entre l'électronique avancée et le corps humain est un fantasme scientifique qui, a priori, relève de la science-fiction. Avec ces nouvelles percées technologiques, le futur sera-t-il fondé sur une nouvelle alliance entre l'homme et la machine? «Nous sommes encore loin de l'homme bionique, mais les progrès sont là et les résultats prouvent que le concept peut fonctionner, bien que l'on soit encore loin d'une finalité. C'est comme le pacemaker. Inventé dans les années cinquante, il fut basé aussi sur la stimulation électrique. Le SVC est en quelque sorte une extension naturelle de ce que peut offrir la neurotechnologie pour l'amélioration de plusieurs fonctions du corps humain.»

Que pensent alors ceux et celles qui sont atteints de cécité? «À chaque semaine, nous recevons des appels pour savoir quand le stimulateur sera disponible, si on a besoin de volontaires pour les recherches, etc... Ils sont très intéressés, ça c'est sûr! s'exclame Sawan. Mais il est encore trop tôt, et nous devons continuer d'explorer l'aspect psychologique de celui ou celle qui bénéficiera d'une telle découverte.» Sawan s'avère toutefois confiant et prévoit qu'en 2012, le stimulateur visuel pourrait être utilisé sur des humains et plus tard être disponible sur le marché.

Mais le côté humain est non négligeable puisque contrairement à une personne qui devient non-voyante, un aveugle de naissance n'a aucun repère par rapport au «voir». Selon Sawan, il faudra une très longue réadaptation pour apprivoiser cette nouvelle réalité. Il pense qu'apprendre à voir peut s'avérer être une expérience traumatisante. «C'est comme pour un sourd de naissance. S'il entend pour la première fois une sonnerie de téléphone ou du Mozart, il va considérer les deux sources sonores comme du bruit et ne voudra rien savoir», explique-t-il. Comme quoi, les recherches de Sawan et son équipe réservent encore bien des surprises : «Il se peut que le cerveau améliore de lui-même l'information donnée par les électrodes (...). C'est comme quand le cerveau compense lorsqu'un des cinq sens fait défaut. Si on perd la vue, le cerveau compense par une plus grande acuité auditive par exemple.»

Motivé et optimiste, Mohamad Sawan croit aux bienfaits de la technologie, à l'immense potentiel de la stimulation électrique et à sa symbiose avec l'organisme. Avec une concurrence féroce provenant du Japon et des États-Unis, il demeure à l'avant-garde de la science. Mais il faudra encore attendre quelques années avant qu'il puisse lever le voile sur le regard de l'avenir.

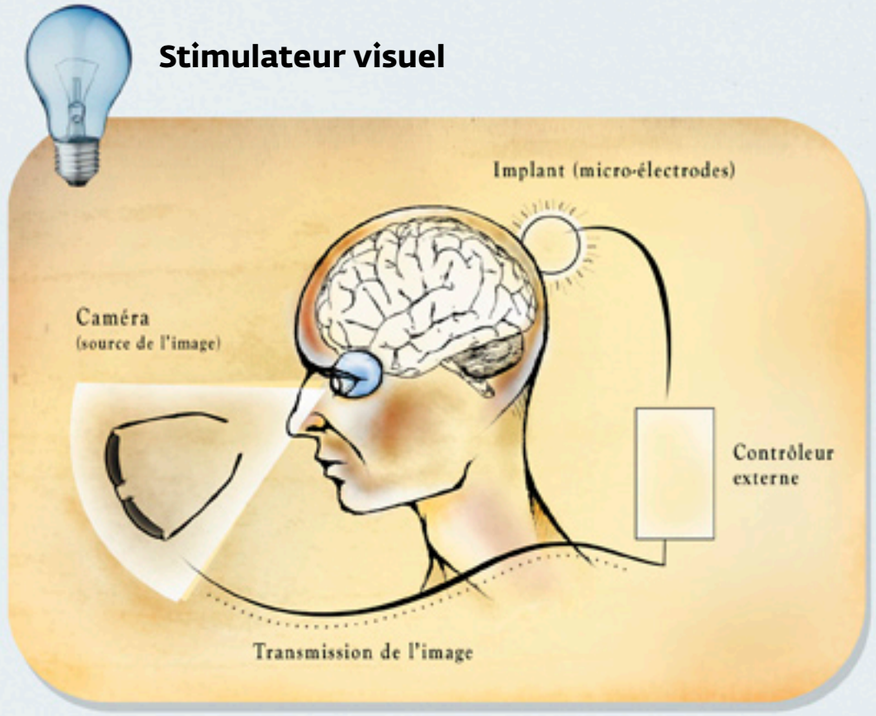


Illustration: Christine Roy | www.christineroy.net

J'ai le clic sur toi

L'amour SMS

Audrey Bourget
audreyb52@hotmail.com

Un petit couple tout propret qui s'enlace amoureusement sur une plage en regardant un coucher de soleil. Mignon, n'est-ce pas? C'est ce que promettent, à quelques variations près, les milliers de sites de rencontres qui pullulent sur Internet. La promesse est cependant loin d'être toujours tenue.

«Le problème vient surtout de la communication et de la publicité des sites de rencontre», explique Pascal Lardellier, professeur de sciences de la communication à l'université de Bourgogne, en France, et auteur de *Le Cœur Net. Célibat et amours sur le web*. «Leur communication est basée sur un sentimentalisme niais, rempli de clichés romantiques. On a l'impression qu'un idéal conjugal est mis en exergue par le site.»

Marika Jauron, doctorante en psychologie de l'UQAM, a choisi comme sujet de thèse les relations amoureuses par Internet. Tout comme Lardellier, elle dit que l'amour avec un grand A peut découler d'une relation issue du cyberespace, mais qu'il faut être réaliste et ne pas voir l'Internet comme miraculeux : «C'est beaucoup de personnes qui peuvent correspondre à des critères bien précis, mais ça ne veut pas dire que ça marche nécessairement plus. Selon les études effectuées jusqu'à maintenant, ça a à peu près le même taux de succès que les rencontres plus traditionnelles.»

«L'aspect virtuel est tentant», dit Jauron. «C'est facile de contourner nos défauts, de présenter ce que l'on veut bien présenter, de paraître sous notre meilleur jour possible.»

«Par contre, quand tu es anonyme, derrière ton écran, et que tu ne connais pas l'autre, ça permet de se laisser plus aller, d'être plus ouvert, de dire des choses plus facilement à quelqu'un», rajoute Guylaine Bouchard, psychologue que Jauron a consulté pour sa recherche et qui a elle-même étudié les cybercouples au doctorat.

Les participants à l'étude de Bouchard, publiée en 2006, disaient ne jamais mentir, mais s'être tous déjà fait mentir sur ce genre de sites... «C'est vraiment très, très beau; tout le monde fait du sport trois fois semaine, tout le monde est de silhouette athlétique, tout le monde aime le bon vin en bonne compagnie, tout le monde à un grand réseau d'amis, tout le monde est populaire», ironise Jauron. Les déceptions sont fréquentes lorsque l'on passe du virtuel à la réalité.

«C'est facile de contourner nos défauts, de présenter ce que l'on veut bien présenter, de paraître sous notre meilleur jour possible.»

«Quand on se rencontre en personne, c'est là que l'amour se joue... ou non. Malheureusement, les gens s'attendent parfois à ce que ce soit comme dans les films : wow! On se court dans les bras au ralenti! Ce n'est pas comme ça que ça se passe. Tu as le choc de la réalité», explique Bouchard. La première rencontre face à face détermine si la relation se poursuivra. Tu peux clavarder des semaines, mais lors de la première rencontre, tu sais en quelques minutes si ça clique ou non», dit Jauron.

Si l'on en croit les résultats de l'étude de Bouchard, les participants désirant une relation amoureuse doivent rencontrer en moyenne 10 personnes en face à face avant de trouver un partenaire potentiel.

Pas étonnant que les sites de rencontres soient si populaires; ils donnent facilement accès à un bassin de célibataires immense. Il est possible de rencontrer des gens de tous les milieux, de tous les âges. Ça permet vraiment de magasiner son partenaire», dit Bouchard. Et tout ça en quelques clics, dans le confort de son chez soi. L'économie d'argent est aussi un facteur considérable. Pas besoin de payer le transport, le resto, le ciné, le verre de vin, avant d'être plus ou moins certain de son coup.

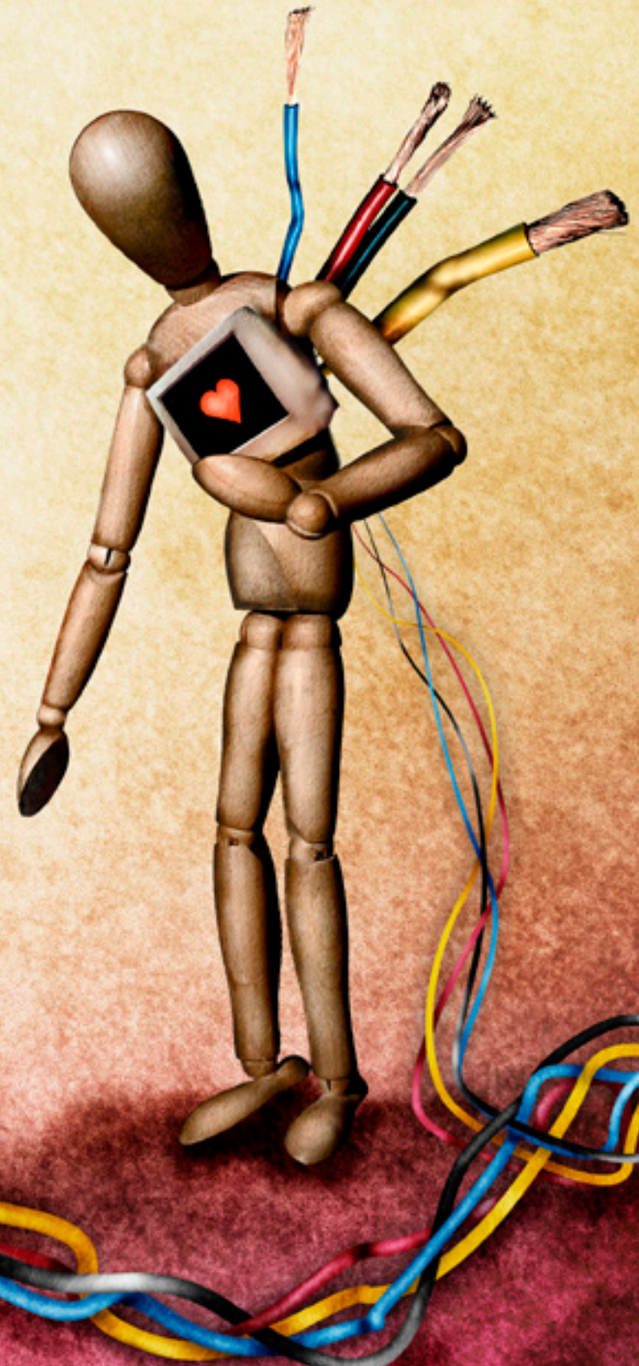
Une fois le partenaire correspondant à tous nos critères trouvé, comme dans la réalité, le succès n'est toutefois pas assuré. «Ce qui fait la solidité d'un couple, c'est la maturité des deux protagonistes et leur volonté de construire une histoire», dit Lardellier. Cette volonté se verrait, entre autres, quand les deux partenaires se désinscrivent du site de rencontre en même temps. Plusieurs demeurent inscrits sur ces sites, même s'ils sont en couple. Pas nécessairement dans l'intention d'être infidèle, mais plutôt au cas où ils trouveraient mieux, quelqu'un qui correspond plus fidèlement à leurs critères. Plus grand, plus jolie, plus cultivé, plus sportive, plus jeune, plus belle voiture, pas d'enfants, etc.

C'est ce que Lardellier appelle le zapping émotionnel. Avec les sites de rencontres, dès que les défauts de l'autre nous ennuient, qu'on a trouvé mieux ou simplement pour le charme de la nouveauté, on peut rapidement passer au suivant. Cet «eldorado relationnel» rend ses utilisateurs impatients. Ils veulent plus, tout de suite.

S'ajoutent aux sites de rencontres des sites de réseautage tels que Myspace et Facebook. Le «net sentimental» rejoint tout le monde, des adolescents aux aînés, des plus timides aux plus extravertis. À travers le monde, des centaines de millions de personnes. Ça me semble beaucoup. Un milliard de personnes ont accès à Internet, est-ce que plus d'une personne sur deux vont sur ces sites?

On trouve sur Internet l'amour sous toutes ses dimensions, sous toutes ses positions, dit Lardellier, en s'excusant du jeu de mots. Reste à voir si on peut magasiner l'amour comme on magasine une voiture...

Illustration: Christine Roy | www.christineroy.net

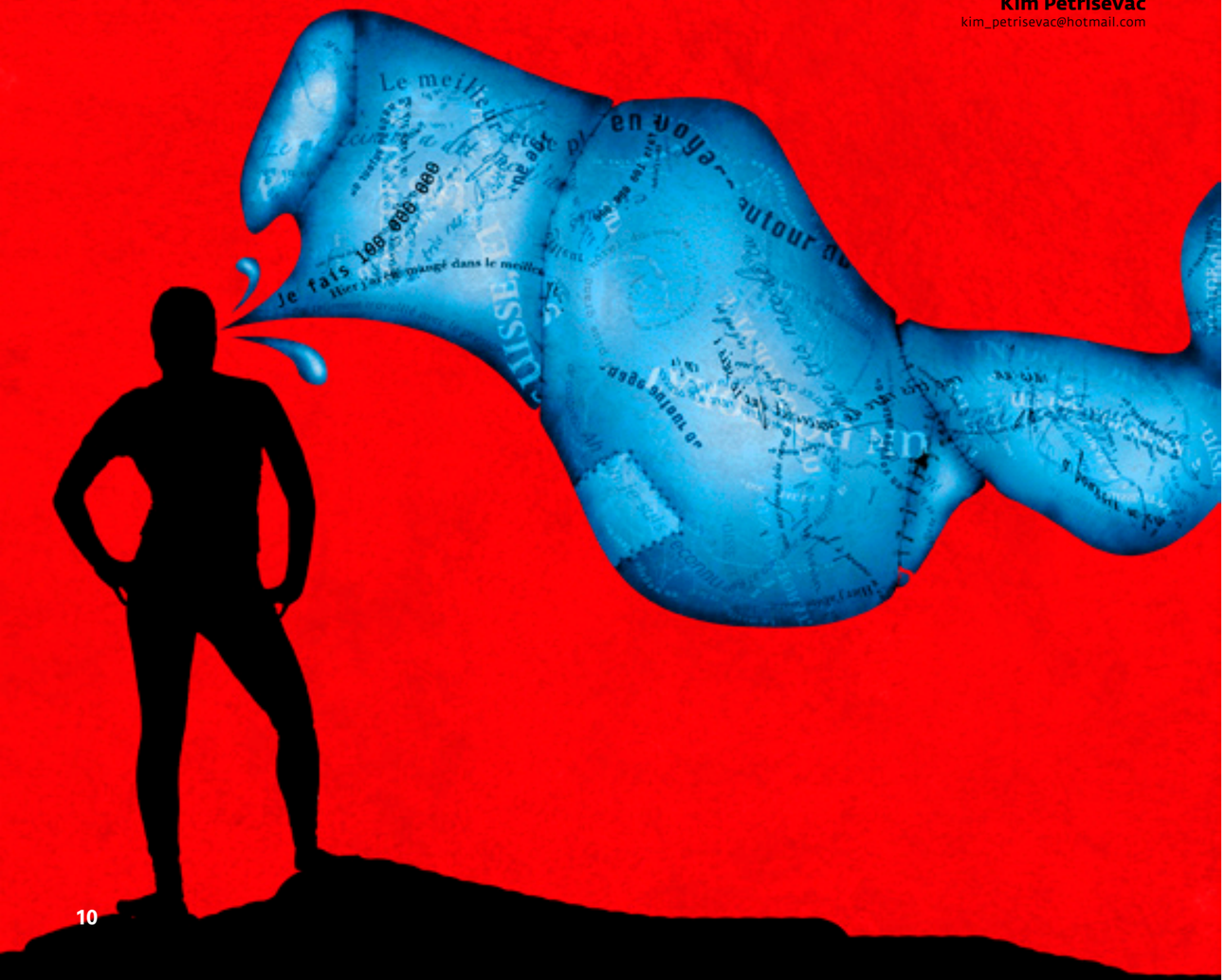


L'imaginaire malade

La mythomanie, lorsque mentir devient aussi vital que respirer

«Espèce de mythomane!» Voilà comment nous qualifions parfois à tort ceux qui tentent de nous faire avaler leur salade. Or, nous employons mal le terme. Les mythomanes ne sont pas de simples menteurs. La mythomanie est un trouble psychologique complexe. Portrait de cette maladie méconnue et souvent incomprise.

Kim Petrisevac
kim_petrisevac@hotmail.com



Le terme mythomanie a été employé pour la première fois il y a tout juste un siècle, en 1905, par le psychiatre français Ernest Dupré, afin de désigner une tendance pathologique au mensonge plus ou moins volontaire et consciente. Le discours tenu par le mythomane n'a rien de commun avec celui d'un simple menteur qui ment à des fins pratiques. Au contraire, pour le mythomane, le mensonge est une finalité en soit.

«Le mythomane sait toujours au fond de lui que ce qu'il dit n'est pas totalement vrai. Mais il sait aussi que cela doit être vrai pour que cela lui assure un équilibre intérieur suffisant. À un moment donné, le sujet préfère croire sa réalité plutôt que celle, objective, de l'extérieur. Il a besoin de se raconter cette histoire pour se sentir apaisé et en accord avec lui-même», explique le professeur Philippe Jeammet de l'Institut Mutualiste Montsouris de Paris dans une entrevue parue dans le journal *Le Monde* en septembre 2004. En d'autres termes, le mythomane ne ment pas pour tromper l'autre, pour nuire à son interlocuteur, mais plutôt pour se croire lui-même.

Quels types de mensonges raconte-t-il? Toujours selon le Professeur Jeammet, «la plupart des mythomanies sont bien construites et se nourrissent d'histoires crédibles.» Le mythomane invente des histoires sur son passé afin de le rendre plus glorieux, il relate de faux exploits, s'invente de fausses origines. Certains arrivent à tromper leurs familles et leurs amis pendant des années.

Mais le pire pour un mythomane est d'être placé face à son mensonge. Ainsi, il perd en quelque sorte sa raison d'être : «le mythomane ne se supporte pas lui-même tel qu'il est. Nous sommes face à une pathologie du narcissisme, c'est-à-dire de l'amour de soi», explique Catherine Marchi, psychologue clinicienne diplômée de l'Université René Descartes à Paris. Chaque mensonge traduit un désir, poursuit-elle. Le plus grand désir du mythomane est d'être reconnu pour ce qu'il n'est pas : «comme s'il fallait se dépeindre sous les traits d'un autre pour s'accorder le droit d'exister», conclut-elle.

Cette tendance pathologique n'est pas innée. Elle se développe en bas âge, à 3 ou 4 ans. L'ethnologue et neuropsychiatre français Boris Cyrulnik explique, dans une entrevue accordée au magazine de vulgarisation psychologique *Psychologies* en septembre 2002, qu'il est tout à fait normal pour les enfants de mentir car c'est une façon de se donner une identité : «quand je serai grand, je serai Tarzan», «je me rêve, donc je m'anticipe». Selon le docteur Cyrulnik, «un enfant qui ne ment pas ne sait pas se protéger et risque de devenir anxieux. La mythomanie nous est nécessaire comme mode d'identification.» C'est aussi une façon pour les enfants d'entrer en interaction avec les adultes et de découvrir le pouvoir de la communication et les limites du langage. Or, comme le suggère le neuropsychiatre, chez les enfants il s'agit plus d'une rêverie constructive, d'un idéal de soi, que de mythomanie. Cyrulnik explique que lorsque le milieu où grandit l'enfant l'aide à s'épanouir, progressivement, il n'a plus besoin de se bâtir des mythes identificateurs et il apprend à supporter la réalité. Cependant, chez certains enfants, le mensonge devient pathologique lorsqu'ils n'arrivent pas à s'accepter tels qu'ils sont, souvent par peur de décevoir leur entourage ou quand leur réalité est trop difficile à supporter. Et quand un enfant enclin à ce trouble réalise que ses mensonges sont acceptés comme des vérités, il arrive qu'il puisse ressentir un sentiment de jouissance et de puissance qui le pousse à recommencer. C'est ainsi qu'il devient, avec le temps, mythomane.

La mythomanie est une maladie difficile à traiter et on devine en partie pourquoi. Elle est difficile à déceler, et tant qu'il ne se fait pas prendre et que ses proches ne s'occupent pas de la situation, le mythomane ne voit pas d'intérêt à consulter un spécialiste. Par ailleurs, nombreux sont les psychiatres qui croient que le modèle psychanalytique qui consiste à écouter les patients, à rester neutre et bienveillant, n'est pas en mesure d'aider le mythomane. L'écoute conduit en effet davantage à conforter le mythomane qu'à lui faire affronter le réel. Selon certains spécialistes, la mythomanie demeure donc une maladie qui peut seulement être traitée en milieu psychiatrique.

Puisque cette maladie n'a été identifiée qu'au siècle dernier et qu'elle demeure énigmatique aux médecins (comme si les mythomanes avaient réussi à nous la cacher pendant des siècles!), il est encore trop tôt pour dire si la science pourra à l'avenir mieux la diagnostiquer et la traiter. Il semble qu'aucun spécialiste ne soit à ce jour capable de mesurer le degré de lucidité d'un mythomane. Le rapport du mythomane à ses mensonges demeure l'aspect le plus mystérieux de la maladie. Certains réussissent même à déjouer le polygraphe. Gageons simplement qu'avec l'ampleur que prend Internet, une porte s'ouvre aux mythomanes pour fabuler mieux que jamais, se glissant dans la peau de personnages virtuels, avec un public crédule et innombrable.

Illustration: Christine Roy | www.christineroy.net

Facebook: Nouvelle utopie de l'animal social?

«It's complicated.» C'est compliqué. Cette expression banale est devenue une description emblématique des relations amoureuses sur Facebook. *Face* quoi? Facebook. Dernier phénomène du Web, ce site de réseautage social, en ligne depuis 2004, permet aux internautes de se créer un profil et de se joindre à des groupes de discussion tout en profitant d'une multitude d'applications.

Sébastien Dorélas
sebastien.dorelas@gmail.com

Les sites de réseautage en ligne sont de plus en plus populaires. Après la messagerie instantanée, le clavardage et les blogs, le réseautage en ligne est devenu une activité à laquelle s'adonnent des millions d'internautes. Pour Nathan Rambukkana, chargé de cours et étudiant au doctorat en communications à Concordia, le réseautage en ligne est encore embryonnaire, et la folie entourant sa popularité grandissante accompagne en fait tout nouveau phénomène. «Facebook a beaucoup de potentiel présentement, cependant comme toute nouvelle technologie, il faut être en mesure de nuancer les choses», dit-il. Il ajoute que «Facebook est venu confirmer la notion d'intimité publique. Par le biais d'une page sur ce site, on partage une partie virtuelle et intégrante de notre identité avec un cercle d'amis, de connaissances ou de collègues de travail.»

Le nom de ce site Web est inspiré des almanachs des universités américaines, qui comportent de précieuses informations sur la vie du campus. Initialement conçu pour la communauté universitaire d'Harvard, Facebook s'est répandu dans plusieurs autres universités et collèges du Massachusetts avant de s'élargir à l'ensemble des États-Unis et sur certains campus canadiens. C'est en septembre 2006 que Facebook a été officiellement ouvert au grand public. Il est devenu, en moins de deux ans, l'un des sites Web les plus fréquentés au monde avec près de 35 millions de membres actifs.

Cependant, Facebook a de la concurrence. Fondé en 2003, MySpace compte plus de 100 millions de membres actifs. En moyenne, 230 000 nouveaux profils y sont créés chaque jour. La principale différence entre MySpace et Facebook est que ce dernier possède une interface unique pour tous les utilisateurs. MySpace permet entre autres aux artistes, principalement des musiciens indépendants, de diffuser en ligne leurs créations. C'est ainsi que plusieurs jeunes artistes émergents tels que Lily Allen et The Artic Monkeys se sont fait connaître.

Avec la popularité vient la controverse

Bien que Facebook jouisse actuellement d'une grande vague de popularité, plusieurs controverses ont terni son image au cours des derniers mois. Entre autres, le gouvernement de l'Ontario en a bloqué l'accès sur ses ordinateurs en mai dernier. Les administrateurs de la fonction publique ontarienne avaient remarqué que de nombreux employés y passaient de plus en plus de temps pendant les heures de bureau. En août dernier, le géant américain Wal-Mart a formé sur le site un groupe de discussion pour promouvoir ses produits auprès des étudiants. Mais après avoir reçu de nombreux commentaires négatifs de la part des membres de la communauté, la multinationale s'est ravisée.

Les renseignements personnels sur Facebook : dangereux?

Que dire des renseignements personnels que les membres rendent publics sur leur profil? «Les membres des communautés virtuelles doivent comprendre que lorsqu'ils acceptent de se joindre à des sites tels que MySpace ou Facebook, ils acceptent que certains de leurs renseignements personnels soient rendus publics», explique Rabukkana.

Les communautés virtuelles sont devenues des mines de renseignements pour les experts en marketing, qui se rendent sur ces sites pour se faire une idée des goûts des jeunes en matière de consommation ou d'orientation politique. Mais pas plus. «Les communautés virtuelles ne vendent pas de produits, mais bien de l'interaction entre utilisateurs ainsi que des informations sur leurs choix en tant que consommateurs», confirme Rabukkana.

Est-ce là un problème? Cela dépend de votre point de vue et de votre attitude face à la publicité. «Presque tous les consommateurs ont une carte récompense Air Miles. Les utilisateurs de ces cartes révèlent de précieuses informations sur leurs habitudes de consommation aux compagnies qui vont tenter de leur offrir d'autres promotions», poursuit Rambukkana.

Pour Nicolas Langelier, commentateur culturel qui collabore régulièrement avec le quotidien La Presse et l'émission Bazzo.tv, le véritable danger du réseautage social est qu'il fait l'éloge de la superficialité grandissante de notre société. «Combien d'amis dans votre réseau virtuel sont de "vrais" amis? Que ce soit Facebook ou MySpace, les utilisateurs de ces réseaux sociaux permettre aux membres de montrer ce qu'ils veulent bien laisser paraître», affirme-t-il. Le réseautage en ligne semble être devenu une façon de montrer combien on est populaire et de compenser pour notre manque grandissant d'interactions réelles avec les autres.

Quoi qu'on en dise, ces communautés virtuelles continuent d'attirer chaque jour de nouveaux adeptes. Au Canada, Facebook l'emporte actuellement sur MySpace avec le plus grand nombre de nouveaux utilisateurs. Faut-il penser que ces sites vont faire du monde une grande communauté fraternelle? «C'est une belle illusion de croire que toute la planète finira par être unie par le biais du réseautage en ligne. Il existe plusieurs sites tels que Facebook et MySpace sur des échelles locales et nationales. Sur chacun de ces sites, la situation est plus ou moins la même, c'est-à-dire que les usagers gardent contact avec des gens de la même ville, voire leur voisin», conclut Langelier.

Élections virtuelles

Contre vents et marées, le marché des élections électroniques reste ouvert

Fiascos retentissants, dispositifs de sécurité plus d'une fois contournés, plantages en tout genre. Malgré les craintes de mettre au pouvoir des élus à la légitimité tout aussi intangible que le décompte de leurs voix, le vote électronique continue de gagner du terrain.

Julie Geffard
geffardjulie@yahoo.ca

Battu ou pas battu? Deux ans après la tenue des élections municipales de Rivière-Rouge, le candidat Jean-Paul Bleau ne sait toujours pas s'il les a vraiment perdues. Consultant en informatique et programmateur-analyste, Bleau faisait pourtant partie du conseil municipal qui avait voté en faveur de l'utilisation d'urnes électroniques *(voir encadré)* pour les élections de 2005, pensant qu'il «serait bien de se moderniser». Mais le progrès a quelquefois des hoquets.

«Le matin, il y a eu beaucoup de difficulté à mettre les appareils en marche, se souvient-il. Une fois que ça été fonctionnel, ça a duré peut-être 30 ou 45 minutes. Ensuite ça s'est mis à flancher», et il a fallu remplacer les cartes-mémoire. Par trois fois au cours la journée. À la fermeture du scrutin, cinquante voix avaient disparu. Le recomptage réclamé par tout le monde – y compris la candidate élue – ayant été refusé par le juge saisi de l'affaire, Bleau ne saura jamais si les six voix qui le séparaient de son adversaire faisaient partie du nombre.

Des systèmes sous surveillance

La répétition de ce scénario à peu près partout dans le monde commence à susciter quelques inquiétudes. Chez nos voisins du sud, les états qui ont connu les échecs les plus retentissants aux présidentielles de 2004 se contentent pour l'instant de resserrer les règlements. En Floride et en Californie, l'utilisation des terminaux de votation a été si sérieusement restreinte cette année que les machines ont presque toutes été remplacées par des urnes à lecteur optique, plus sûres.

Au Québec, la méfiance règne également depuis la débâcle des élections de 2005. Autorisé à l'échelle municipale seulement, le vote électronique a tout simplement été suspendu en attendant que la question soit étudiée à l'Assemblée Nationale. Dans un rapport déposé en octobre 2006, le Directeur général des élections, Me Marcel Blanchet, s'est

«Il n'y a pas de système informatique (…) que les gens ne sont pas capables de contourner.» Claude Côté, politologue

dit incapable de garantir la fiabilité des résultats dans 140 des 160 municipalités qui se sont essayées aux nouveaux systèmes. Dans le communiqué de presse accompagnant le rapport, Me Blanchet ne s'est pas gêné pour remonter les bretelles des fournisseurs : «Non seulement des systèmes ont fait défaut, mais les correctifs proposés étaient insuffisants, mal adaptés et souvent tardifs.»

Pour finalement qualifier la votation électronique d'«hasardeuse».

Contrôle à resserrer ou vice profond?

En fait, depuis l'apparition des machines de votation au début des années 1990, peu d'entre elles ont brillé par leur fiabilité. Le 28 juillet dernier, des chercheurs en sécurité informatique de l'Université de Californie ont annoncé qu'ils avaient réussi à craquer toutes les machines approuvées par le gouvernement. L'américaine Bev Harris, grand-mère curieuse d'en savoir plus sur Diebold, fournisseur de terminaux de votation de 37 états, a déniché en 2003 le code source de ses logiciels sur le site FTP public de la firme. Tout simplement.

Ingrédient informatique de base qui règle le comportement des machines, c'est le code source fait tiquer les plus ardents opposants aux nouveaux mécanismes de votation. Protégés par le secret commercial, ces codes sont légalement hors de portée des vérificateurs indépendants. À l'heure actuelle, les tests effectués sur les machines ne peuvent que confirmer qu'elles exécutent correctement leurs ordres. La nature de ces ordres reste un mystère.

Mais certains doutent même que l'ouverture obligatoire des codes sources résoudrait le problème. Claude Côté, politologue consulté par le Directeur général des élections lors de son enquête de 2006, ne le croit pas. «Il n'y a pas de système informatique qui a été inventé que les gens ne sont pas capables de contourner», soutient-il. «Donc ce n'est pas une question législative.»

L'industrie de la votation

Jusqu'à présent, il ne semble pas non plus que ce soit une question économique. En Belgique, où les machines sont utilisées depuis quinze ans, et qui desservent aujourd'hui 44 % des électeurs, une enquête publique menée en 2003 a révélé que le vote électronique coûtait trois fois plus cher que le vote papier. Au Québec, certains présidents d'élection ont calculé que les urnes électroniques gonflaient la facture de 25 %, et les terminaux de votation de 10 à 15 %.

Mais ce surcoût n'a pas l'air de préoccuper les intéressés. Les municipalités québécoises contactées par *l'Organe* n'avaient pas eu la curiosité de faire un calcul comparatif. À Edmonton, où l'on utilise les urnes électroniques depuis trois ans, le directeur des élections Steve Thompson sait que ce système coûte plus cher que le vote papier, sans pour autant être en mesure d'avancer des chiffres.

Le vote électronique a d'autres arguments de séduction. Alain Sasseville, trésorier de Sainte-Anne-des-Monts, où l'on a utilisé le système Votex aux élections municipales de 2005 – système dont le fournisseur a par ailleurs été le seul au Québec à divulguer son code source – ne tarit pas d'éloges sur les terminaux. Fonctionnement simple, apprentissage facile, obtention des résultats dix minutes après la fin du scrutin. «Et puis il y a des gens qui ne savent pas lire, poursuit Sasseville en faisant référence à la photo des candidats que la machine affiche à côté de leur nom. Il y a des gens qui m'ont dit, "Là, je savais pour qui je votais."»

Sasseville espère que les nouveaux mécanismes de votation vont passer le test législatif qui pourrait avoir lieu lors de la prochaine session parlementaire. «Je pense qu'on va trouver ça difficile si on revient à l'ancien système.»

Le vote électronique en trois modes. Le **vote par Internet**, avec code identificateur à entrer sur le serveur. L'**urne électronique**, équipée d'un lecteur optique qui comptabilise les bulletins papier. Le **terminal de votation** à boutons ou à écran tactile.

Démocratie 2.0

Liberté de presse et démocratie sont indissociables. Parce qu'il ébranle les modes de production et de diffusion de l'information, Internet bouleverse également le monde de la politique. Les avis sont pourtant partagés sur le potentiel démocratique du Web.

Julien Bouchard
bouchard_julien@hotmail.com

Au mois d'août dernier, un simple vidéo amateur diffusé sur YouTube pousse la SQ à se désavouer en confirmant la présence de policiers déguisés en militant du Black Block, groupe anarchiste, lors des manifestations à Montebello. Un bon exemple de ce que Thierry Crouzet nomme «le cinquième pouvoir» dans son livre du même nom. L'expression, empruntée à Harvey Ovshinsky, désigne le pouvoir exercé par l'«ensemble des citoyens fédérés grâce aux nouvelles technologies de communication». Le terme, inventé au courant des années soixante, prend réellement son sens avec l'avènement du Web.

Médias des masses

La propagation des nouvelles technologies permet à tout et chacun, dans la mesure ou il possède un téléphone cellulaire muni d'une caméra et d'une connexion à haut débit, de produire et de diffuser de l'information à travers le monde. Cette «démocratisation» des technologies de l'information permet maintenant à la presse traditionnelle d'obtenir des images jusqu'alors difficiles d'accès. La pendaison de Sadam Hussein, qui devait pourtant se dérouler sans la présence des caméras, est accessible en quelques clics. Même le coup d'État survenu en Thaïlande l'an dernier n'a pas échappé à l'œil indiscret d'un portable. Attention, «small brother is watching you.»

Dans son essai, *La révolte du pronétariat* (sic), Joël de Rosnay, ancien professeur au MIT, y va d'une analyse d'inspiration marxiste pour décrire le potentiel démocratique d'Internet et l'émergence de ce nouveau pouvoir médiatique. Alors que l'époque industrielle était marquée par une lutte entre le prolétariat et les propriétaires, notre époque, celle de l'économie du savoir et de l'information, assiste à l'apparition d'une «nouvelle forme de lutte des classes entre ceux qui détiennent les moyens de production et de diffusion des informations et ceux qui, jusqu'alors considérés comme spectateurs, lecteurs ou usagers passifs, prennent une part croissante aux processus planétaires de création et de distribution d'informations».

Les grands *mass media* qui ont longtemps joué un rôle capital dans la formation de l'opinion publique, perdent du terrain. Tôt ou tard, ils sont appelés à être remplacés par «les médias des masses», comme le soutient de Rosnay.

La montée en flèche de la popularité des blogues s'explique par la crise de confiance qui sévit au sein de la population. «Beaucoup de lecteurs préfèrent la subjectivité et la partialité assumées des blogueurs à la fausse objectivité et à l'impartialité hypocrite d'une certaine presse», précise Ignacio Ramonet, directeur du *Monde Diplomatique*. Les journalistes ne sont plus couverts par l'aura d'objectivité qui faisait de la profession l'une des plus respectée. Aujourd'hui, les journalistes disputent avec les politiciens et les vendeurs de voitures d'occasion la position peu enviable des professionnels en qui les gens ont le moins confiance. Le *Baromètre des professions*, publié en mai 2007 par la firme *Léger Marketing*, indique que seuls 48 % des citoyens font confiance aux journalistes.

La question de la fiabilité de l'information citoyenne diffusée sur Internet pose également problème. «Le risque de dérives existe : manipulation, fausse information. Dans la masse publiée, il est de plus en plus difficile de voir d'où vient une information», avoue Ciryl Fievet, rédacteur en chef de pointblog.com interrogé par De Rosnay. «Mais je suis assez confiant. Il se met en place un écosystème qui arrive à valider avec des outils de popularité et des liens croisés.»

Internet : nouvelle agora?

La capacité de réfuter instantanément une information diffusée sur le Web ainsi que de consulter une panoplie de sources divergentes constituerait une sorte de chien de garde contre le danger de désinformation.

L'interactivité confère donc un avantage considérable aux médias Web car elle porte les germes d'une discussion réelle. Internet serait-il l'outil que nous attendions pour passer d'une démocratie formelle à une démocratie plus substantielle, c'est-à-dire basée sur un mode de gouvernance où l'accent est davantage mis sur la délibération et la participation des citoyens?

Bernard Manin, professeur à l'Institut d'Études Politiques de Paris et Azi Lev-On, chercheur post-doctoral en philosophie et politique de l'Université de Pennsylvanie, restent sceptiques. «On s'est réjoui, aussi, des capacités accrues d'échange et de discussion que cet instrument donnerait aux citoyens, facilitant ainsi la délibération sur des problèmes communs et l'action concertée pour les résoudre», écrivaient-ils dans *Internet : la main invisible de la délibération*, article publié en 2006 dans la revue Esprit. Cependant, Internet a «perm[is] aux individus de former des communautés virtuelles en fonction de leurs centres d'intérêt ou de leurs opinions, mais les [a] éloign[és] par là de ceux qui ont d'autres intérêts ou opinions. Internet est alors apparu comme un agent de balkanisation sociale et culturelle.»

Les sites gouvernementaux, qui pourraient constituer une plate-forme rassembleuse pour la délibération publique, tardent à prendre la voie de l'interactivité. Ils «reproduisent le plus souvent les fonctions de communication traditionnelles des gouvernements, ils sont peu utilisés comme mode de renouvellement de l'interaction entre le gouvernement», remarque Denis Monière, professeur à la faculté de Science Politique de l'Université de Montréal dans son étude intitulée *Internet et la Démocratie*. Bien que datant de 2002, les données les plus récentes de Statistiques Canada confirment la remarque de Monière. En 2005, seuls 4,1 % des utilisateurs du site Internet du gouvernement canadien ont utilisé ce service pour émettre une opinion lors de consultations publiques, et seuls 9,3 % l'ont utilisé pour communiquer avec un élu. Les fonctions les plus populaires demeurent la recherche de renseignements gouvernementaux (71,8 %) et le téléchargement de formulaire (52.2%)

La disparition de l'objet

Nouvelle réalité de l'art contemporain

André Lemire
lemao5@uqo.ca

Nous sirotons une bière, en regardant avec intérêt un jeune homme occupé à fixer sur ses yeux des tranches d'oignon avec du ruban. Il n'y a pas de doutes possibles, nous sommes à une « soirée performance » ou à un vernissage d'art contemporain et cette personne est un artiste. Le néophyte cherchera l'œuvre; en vain. Ne vous méprenez pas, l'art est bel et bien présent dans la pièce. Seulement voilà, il a quitté son corps matériel d'objet d'art pour devenir une expérience ou une relation. Bienvenue dans le monde de l'art contemporain, de l'art immatériel.

Ces pratiques en apparence radicales ne sont plus seulement considérées comme marginales ou émergentes. Leur statut d'œuvre d'art est désormais officialisé par la reconnaissance de toutes les grandes institutions. Sur les sept prix du Gouverneur général en arts visuels et médiatiques décernés en 2006, cinq concernaient des pratiques relevant de la photographie, de la vidéo ou de l'installation interactive. De même, dans la programmation 2007-2008 du Musée d'art contemporain de Montréal, seul une exposition, celle de Karel Funk nous proposera de véritables objets d'art. Nous entendons ici par « objet d'art » l'objet unique et durable, revêtu d'une aura presque sacrée qui inspirait jadis le respect. Les nouvelles pratiques artistiques mettent en effet à mal cette conception de l'œuvre d'art. « Là où il n'y avait que des œuvres, il ne subsiste plus que des expériences. Les œuvres ont été remplacées dans la production artistique par des dispositifs et des procédures qui fonctionnent comme des œuvres et produisent la pure expérience esthétique presque sans attaches ni support.» écrivait en 2003 Yves Michaud, philosophe français auteur de *L'art à l'état gazeux*.

Les nouvelles technologies rendent possible cet art « sans objet ». L'accession somme toute récente de la photographie et de la vidéo au rang d'œuvre d'art transforme celle-ci en objet reproductible et souvent même consommable via Internet et les nouvelles plates-formes de diffusion. L'œuvre d'art perd ainsi son statut d'objet unique. L'interactivité, rendue souvent possible par les nouvelles technologies numériques, détruit complètement l'aspect durable de l'œuvre. Celle-ci est sujette à de fréquentes modifications de sa forme et de son contenu effectuées soit par l'artiste ou soit par le spectateur. Plus aucune signature ne vient donc clore la construction de l'œuvre. Avec l'art de la performance, c'est le corps de l'artiste qui prend la relève de l'objet comme encrage de l'œuvre dans une réalité matérielle. L'œuvre se retrouve ainsi limitée dans le temps; elle se termine à un moment précis au delà duquel elle n'existe tout simplement plus. On pourrait bien sur rétorquer que ces différentes pratiques artistiques comportent toujours un ou des objets, de la matière, mais il est capital de comprendre que l'objet n'est plus ici l'œuvre d'art en soi mais devient plutôt un outil permettant la réalisation de l'œuvre.

Cette nouvelle réalité de l'art contemporain culmine dans l'art relationnel et l'art réseau sur internet. Citons en exemple *Le monument du vide* (www.ontogenetic.org) œuvre entretenue depuis plusieurs années par un collectif d'artistes internationaux sous l'initiative de l'artiste Marie-Christiane Mathieu. Une plateforme d'échange de données sur Internet permet la réalisation de performances entre individus de par le monde. Ne cherchez pas un résultat matériel et tangible : ici l'objet d'art est remplacé complètement par une interaction entre plusieurs individus via une rencontre ou un réseau de contact. Plus aucune trace d'objet ne reste et l'œuvre quitte le lieu matériel pour s'épanouir dans un lieu virtuel. L'information se substitue à la matière. L'artiste dit ici s'inspirer « de la réalité augmentée et des communautés qui pourraient les habiter.» Cette notion de « réalité augmentée » constitue une manifestation dans le champ des arts visuels de ce que l'artiste et philosophe Hervé Fischer nomme sans hésitations l'âge du numérique : « Le réalisme se dématérialise et la planète devient *hyper* : elle se présente à nous de plus en plus comme un vaste réseau de données et d'hyperliens interactifs. Le langage informatique traduit la réalité en algorithmes qui la métamorphosent en un système de signes et d'informations, marquant le passage du réalisme au *numérisme*. »

Doit-on dans ces circonstances proclamer la mort totale et définitive de l'objet d'art? Il convient de rappeler que nous sommes aujourd'hui exposés à plus d'objets d'art que jamais : dans les musées et les galeries bien sur, mais également dans les vitrines des magasins, les restaurants, les bureaux, les écoles, etc... Toutefois, « Il y a une telle profusion et une telle abondance d'œuvres, un tel embarras de richesses, qu'elles n'ont plus rien de leur intensité : la rareté se donne à la pelle et le fétiche se multiplie sur les rayons du supermarché culturel » note Michaud. Ainsi même la profusion d'objets d'art tend donc ironiquement à faire perdre à celui-ci de son importance et de son caractère sacré.

Illustration: Christine Roy | www.christineroy.net

Mariage sur le Net

La passion du net ou l'illusion des jeunes filles gabonnaises

Collaboration spéciale d'Emery Tonny Amindjahlt, COOP GABON, Gabon

Dans les grandes villes du Gabon, en particulier dans la capitale, Libreville, et dans d'autres villes comme Franceville, Port-Gentil, Oyem, ou Koulamoutou, les cybercafés vivent au rythme des entrées et sorties des jeunes filles. Constituant près de 80 % de la clientèle des cybercafés, au grand bonheur des propriétaires qui n'hésitent pas à leur adjoindre des guides pour leurs recherches, les jeunes filles fréquentent, de jour comme de nuit, ces centres connectés à Internet.

Les cybercafés ne désemplissent plus. C'est même devenu une mode chez les jeunes filles, et même les femmes d'un certain âge, qui rêvent d'épouser une personne d'une autre nationalité, «les blancs» notamment, via Internet. Mais s'il y a en a qui trouvent leur compte, c'est moins vrai pour d'autres qui ressortent de là très déçues. Il y a aujourd'hui trop de jeunes filles ou de femmes qui passent leur temps dans les cybercafés. Ces femmes pourraient arguer qu'elles y vont au même titre que les hommes, pour parfaire leurs connaissances à travers la recherche. Mais si cela peut paraître vrai pour une certaine catégorie de la gent féminine, l'on peut en revanche douter de la sincérité de la plupart d'entre elles. En effet, il suffit de faire le tour de quelques espaces de connexion à Internet et de jeter un coup d'oeil indiscret sur les écrans des machines pour se rendre compte de l'engouement que cette catégorie d'internautes manifeste à l'égard de certains sites, pornographiques entre autres, et de plus en plus, ceux de rencontre. «Chaque jour, sur une cinquantaine de clients, les trois quarts viennent pour chatter», assure Gautier, gérant d'un cybercafé de Franceville. La plupart d'entre eux sont des jeunes filles, souvent issues d'un milieu modeste, qui se lancent à la recherche d'un «ami et plus si affinité». Les cybercafés sont devenus des lieux incontournables pour les jeunes filles qui cherchent flirts ou relations plus sérieuses au Gabon, pays où, selon un récent sondage «la sexualité n'est plus un tabou». «La plupart des filles qui clavardent ici cherchent un mari à l'étranger, un passeport pour quitter le pays!» assure Gautier. Angela, jeune francevilloise habituée des recherches de mari sur Internet, a déclaré à la station locale Radio Masuku: «Mes parents ne peuvent pas me donner de l'argent pour aller surfer. Je suis obligée de me mettre à la rue pour me faire l'argent des heures du Web. Des filles comme moi ont quitté le pays grâce au Net et échappé à la misère. Pourquoi n'y arriverais-je pas aussi?»

«Des associations de défense des droits de l'Homme nous ont saisi de ce qu'il est temps pour le ministère d'étudier les possibilités de moralisation et de sensibilisation des jeunes filles sur ce phénomène qui prend de l'ampleur chaque jour», indique Angélique Ngoma, ministre de la Condition féminine et de la protection de l'enfance. «C'est vrai qu'on ne peut empêcher à ces filles l'accès aux cybercafés, mais il me semble que la recherche effrénée des maris sur Internet au détriment de l'école, est une attitude à combattre. Mon département ministériel étudie en ce moment, avec celui des Affaires sociales, des stratégies nécessaires pour amener les filles à s'intéresser à autre chose que de s'adonner à l'idée d'un hypothétique mariage à l'étranger. Il y a certes la pauvreté et la misère qu'on avance pour justifier la ruée des jeunes filles vers les cybercafés. Là, nous les comprenons, mais nous ne pouvons encourager ces attitudes qui détournent nos sœurs de l'essentiel qui est avant tout leur éducation et leur insertion dans la vie socio-professionnelle.»

Poussées par le succès de quelques-unes, qui ont réussi à se trouver un mari «blanc» et qui inondent leurs congénères des photos de leur nouvelle vie en Europe, les jeunes gabonaises ont littéralement envahi les cybercafés, parfois encouragées par leurs parents, toujours mues par l'obstination et la volonté de trouver, à leur tour, un mari européen et de le rejoindre chez lui.

Mais aujourd'hui, elles comprennent que le mariage par Internet n'est qu'une question de chance. «Je sais que c'est le loto, mais je ne peux pas cesser de faire des recherches ou d'envoyer des courriers électroniques à mes correspondants. Un jour, la chance me sourira», affirme Angela. «Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.»

Illustration: Christine Roy | www.christineroy.net

Grandir en exil

Dans le camp de réfugiés de Kakuma, de nombreux jeunes vivent seuls, loin de leur pays natal

Collaboration spéciale du Kenya - Julien Abord-Babin, l'Esprit Simple, Montréal

Personne ne choisit de venir au camp de Kakuma. C'est un lieu d'exil pour ceux qui n'ont plus rien à perdre que leur vie. On y vient pour survivre plutôt que pour vivre. Pourtant, il n'est pas rare d'y rencontrer des gens qui ont passé plus de dix ans dans ce coin oublié du Kenya. Nombre d'entre eux sont encore des enfants, arrivés ici à un très jeune âge ou même nés parmi les réfugiés, loin du pays de leurs parents.

Les mineurs forment la majorité des habitants du camp de Kakuma. C'est d'ailleurs pour eux que ce camp de réfugiés a été créé en 1992 après l'arrivée au Kenya de 12 000 Lost Boys/Girls du Soudan, un groupe d'enfants qui fuyaient la guerre civile dans leur pays. Depuis, des réfugiés de plusieurs pays de la région des Grands Lacs et de la corne de l'Afrique y ont trouvé refuge, si bien que le camp est désormais occupé par 82 000 personnes de onze nationalités différentes.

Kakuma est situé au nord du Kenya, dans le district de Turkana, une région aride aux maigres ressources, où même les populations locales peinent à subvenir à leurs besoins de base. Les conditions de vie y sont très difficiles et beaucoup d'enfants doivent y faire face seuls, ayant été séparés de leurs parents, décédés ou restés au pays malgré l'insécurité. Au fil des ans, certains réfugiés ont réussi à ouvrir de petits commerces qui leur permettent de vivre plus ou moins convenablement. Les jeunes orphelins restent toutefois entièrement dépendants de la Haute Commission pour les Réfugiés des Nations Unies (UNHCR), qui leur assure le minimum en matière de logement et d'alimentation.

Comme tous les autres habitants du camp, les orphelins doivent organiser leur vie autour des distributions alimentaires et de l'aide apportée par les différentes ONG présentes sur les lieux. Ne pouvant compter sur leurs parents pour les aider dans leurs luttes quotidiennes, l'entraide devient essentielle pour ces jeunes, comme Angelo, jeune orphelin soudanais arrivé à Kakuma en 2003. «Quand je suis arrivé, j'étais seul. Je me suis fait des amis de mon âge et me suis installé avec eux. Maintenant, ce sont eux ma famille», raconte cet étudiant de douzième année à l'école secondaire de Bortown.

La coopération fait partie du quotidien de ces jeunes et leur permet de surmonter les multiples défis auxquels ils font face, des plus grands aux plus petits. «Nous devons beaucoup étudier, mais durant la journée nous n'avons pas le temps de faire nos leçons. Donc le soir, avec des camarades de classe, nous mettons en commun le peu d'argent que nous avons pour acheter du kérosène pour nous éclairer et étudier», explique Makuei, lui aussi étudiant à l'école secondaire de Bortown. Pour les orphelins étudiant dans les 24 écoles primaires et trois écoles secondaires du camp, de nombreux défis de cette sorte ponctuent le quotidien alors qu'ils essaient d'assurer leur survie tout en s'éduquant. Nombre d'entre eux sont contraints d'abandonner, et le décrochage scolaire demeure un problème très important parmi les réfugiés. «Normalement, des parents, ou quelqu'un d'autre, vous soutiennent, mais si vous êtes seul, comment pouvez-vous subvenir à vos besoins et continuer à étudier? C'est pour cela que nous devons coopérer», ajoute Makuei.

Les jeunes qui n'étudient plus risquent de sombrer dans l'oisiveté qui caractérise la vie dans le camp. «Ils n'ont rien à faire, aucun travail, aucune occupation. Beaucoup sombrent dans le désespoir», dit Angelo. De par leur statut, les réfugiés n'ont pas le droit de travailler au Kenya. Beaucoup ne peuvent rien faire d'autre que flâner dans le camp. Les problèmes de violence et de délinquance sont fréquents.

Même s'ils se débrouillent et ont accès à l'éducation, ces jeunes auront grandi dans un environnement très particulier. Le camp de Kakuma sert avant tout à sortir les gens d'une situation de crise et reste une solution temporaire. Mais puisque le camp existe depuis longtemps, beaucoup de jeunes y ont passé presque toute leur vie et se sont habitués à son fonctionnement, centré sur la distribution d'aide d'urgence. «Ils ne connaissent rien d'autre, alors le plus grand défi viendra lorsqu'ils devront rentrer chez eux», explique Amanda Liston, directrice des projets de services sociaux du Jesuit Refugee Service, organisme qui gère un refuge pour les femmes et une école pour les jeunes souffrant de troubles mentaux.

Tous espèrent un jour pouvoir rentrer chez eux, même s'ils savent qu'ils devront tout recommencer à zéro. «J'aimerais retourner au Soudan très bientôt, mais c'est difficile parce que beaucoup d'entre nous ont perdu leur famille et n'ont nulle part où retourner», explique Angelo. «Au moins, ici j'ai pu m'éduquer. Je pourrai donc trouver un emploi et participer à la reconstruction de mon pays», ajoute-t-il avec fierté.

Ce reportage a été réalisé grâce aux contributions de l'Agence canadienne de développement international (ACDI) et du Carrefour international de la presse universitaire francophone (CIPUF).

Carte de distribution alimentaire au camp de Kakuma Kenya
Photo: Renaud Philippe

Kakuma

La vidéo contre l'oisiveté

Collaboration spéciale
Renaud Philippe

Kakuma, Kenya – Isolés du monde, dans des régions désertiques éloignées de tout centre urbain, au nord-ouest du Kenya, des milliers de réfugiés s'entassent dans des conditions de vie précaire. Outre la détresse omniprésente, leur départ forcé de leur pays, la rudesse du climat sec et aride et l'insécurité alimentaire, le combat contre l'oisiveté est quotidien. L'organisation non gouvernementale (ONG) FilmAid International tâche de lutter contre cette situation d'une façon innovatrice : le film sous tous ses angles.

En traversant les dédales des ruelles du camp de réfugiés de Kakuma, non loin du Lac Turkana, dans le district du même nom, un constat s'impose : l'inaction. «Je ne fais rien de mes journées. Je suis vraiment fatigué de ne rien faire, de ne rien construire, de n'avoir rien à penser», s'exclame Shemels Shenkute, réfugié Éthiopien présent à Kakuma depuis plus de dix ans. Même détresse chez Mari Abu Dau, Soudanaise ayant fui son pays en 1992 : «La vie est pourrie dans le camp. On n'a rien. On ne fait rien.»

Tout à coup, la vie s'anime. Tout à coup, tous convergent vers le même point, d'un pas nonchalant. Rapidement des files d'attente se forment, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. C'est le jour de la distribution alimentaire bimensuelle du Programme alimentaire mondial des Nations Unies (PAM).

D'après les règles gouvernementales kenyanes, les réfugiés n'ont pas le droit de travailler. La seule façon pour beaucoup d'entre eux d'obtenir un peu d'argent, c'est de vendre une partie des trois kilos de nourriture qu'ils reçoivent du PAM aux populations vivant autour du camp, les Turkanas. Quelques-uns, plus chanceux, sont engagés par les ONG locales pour les assister dans leur travail, sans salaire - règle oblige - recevant toutefois une mince compensation monétaire. Ils sont environ 2 000 sur les 82 000 réfugiés de Kakuma dans cette situation.

C'est en constatant cette oisiveté que fut créé en Macédoine, dans les camps de réfugiés du Kosovo, l'ONG FilmAid International, sur le modèle d'une initiative américaine. Aujourd'hui, FilmAid touche des dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants au Kenya et en Tanzanie. «Normalement, les ONG offrent du secours direct, de la nourriture ou une assistance médicale, mais la majeure partie du temps, les gens sont dans le camps, assis, à ne rien faire», explique Charles Otieno, directeur de FilmAid au bureau de Kakuma.

Le programme de FilmAid comporte de multiples facettes. L'idée de base est de divertir les gens, de les sortir de la routine. «Durant des années, les réfugiés n'ont eu aucun accès au monde extérieur», constate Otieno. Pour remédier à cette situation, l'ONG dispose d'un camion équipé d'un cinéma mobile parcourant le camp de quartier en quartier pour projeter des films. À Kakuma, les sessions commencent par des dessins animés destinés aux jeunes enfants, très nombreux dans le camp. Ensuite, un film, de préférence africain, est projeté au plus grand plaisir de l'assistance. «Dans les endroits les plus populeux du camp, on a déjà vu des auditoires de 7 000 personnes!», se réjouit Otieno.

Mais ces projections font plus que divertir. «Avec le temps, c'est devenu évident que les films peuvent être utilisés pour l'éducation», explique Otieno. De nombreux réfugiés proviennent de milieux ruraux et peu sont allés à l'école. La faible quantité d'information disponible ici provient de quelques rares journaux ou est affichée sur des babillards publics. Ne sachant pas lire ou ne connaissant pas l'anglais, beaucoup n'y ont pas accès. «Avec les films, les images parlent d'elles-mêmes. On peut aussi les traduire dans plusieurs langues», explique Otieno.

FilmAid offre également la possibilité à quelques jeunes de développer des aptitudes cinématographiques en leur donnant toutes les connaissances techniques et artistiques requises, ainsi que le matériel nécessaire, pour réaliser leur propre film. «Nous sommes tous originaires de différents pays, nous parlons des langues différentes et nous avons tous vécu différentes guerres. Par le film, nous unissons nos voix et nous pouvons exprimer nos idées, nos sentiments et nos ambitions», explique Idi Nuru, 20 ans, membre du club de FilmAid.

Il y a tout juste un an, le premier festival cinématographique de jeunes réfugiés en Afrique de l'Est a été organisé dans le camp. Une vingtaine de vidéos réalisés par les réfugiés ont alors été projetés. Durant plus d'une année, les quelque 350 participants ont travaillé à réaliser le script, former les acteurs, planifier le tournage et passer de longues heures devant des ordinateurs fournis par FilmAid pour le montage. «On leur laisse beaucoup de liberté. Tout est fait par les réfugiés», se félicite Otieno. Les films, en effet, sont basés sur leur vie, leur expérience. Parmi ceux diffusés durant le festival, certains traitaient du sida, d'autres du rapatriement des réfugiés soudanais, d'autre encore du travail des enfants.

Avec le rapatriement des réfugiés soudanais en cours, les attentes de FilmAid quant à l'avenir de ses membres sont grandes : peut-être que certaines grandes carrières journalistiques sont nées avec ce projet. «Je veux devenir journaliste lorsque je rentrerai chez moi au Sud-Soudan. Les compétences que j'ai acquises pendant le tournage et le montage me permettront de raconter au monde entier ce que vit mon peuple», espère Aliandro Lotok, participant au projet.

Ce reportage a été réalisé grâce aux contributions de l'Agence canadienne de développement international (ACDI) et du Carrefour international de la presse universitaire francophone (CIPUF).

Aventures et réalités virtuelles

Vous rappelez-vous le temps, pas si lointain, où nous disposions d'un téléphone à fil, d'un fax, de papier et de beaucoup d'huile de coude pour accomplir nos tâches habituelles? Ou encore, pour certains d'entre vous, des premiers outils informatisés, comme les consoles de jeux Atari, ou encore les premiers ordinateurs Apple, sur lesquels le seul langage existant était le système binaire? Eh bien, cette époque a pris fin avec la création, en 1989, du World Wide Web par le chercheur Tim Berners. À une vitesse défiant l'imagination, la micro-informatique et l'Internet ont depuis envahi notre vie. À tel point, d'ailleurs, que nos sociétés en sont devenues dépendantes à tous les niveaux. La littérature ne pouvait évidemment pas échapper à cette révolution, comme l'illustrent les sélections suivantes.

Sophie Ginoux
litterature@lorgane.org

Forteresse digitale
de Dan Brown
Éditions JC Lattès
456 p. - environ 30 $

Inutile de présenter Dan Brown, dont le livre *Da Vinci Code* a provoqué de tels remous qu'il en a ébranlé les structures de certains groupes catholiques et remis en question l'histoire chrétienne, en plus de s'écouler à des millions d'exemplaires. *Forteresse digitale*, qui est dans les faits le premier roman de cet auteur, et dont la publication était tout d'abord passée relativement inaperçue, change de registre et s'intéresse à la piraterie informatique de haut niveau. L'histoire en est simple : un super ordinateur, conçu par des génies de l'informatique et du cryptage, est devenu l'outil central d'espionnage et de défense du système de renseignements américain. Mais un jour, l'incroyable se produit et cette belle machine, réputée inviolable, est la proie d'une attaque informatique inusitée. Plusieurs personnages entrent alors en scène pour sauver les États-Unis, comme leur propre vie. Réalisé avec les recettes du succès si chères à Dan Brown – histoire bien ficelée, thèmes propices à des débats, suspense et déchiffrement de codes divers – ce roman, qui est fouillé, il faut le reconnaître, a l'avantage de nous amener à nous poser de bonnes questions. Jusqu'à quel point, notamment, sommes-nous devenus dépendants des outils informatiques? Et que se passerait-il si nos plus importantes structures de sécurité, qui contrôlent entre autres nos armements les plus sophistiqués, tombaient entre les mains de *hackers* sans scrupules? La lecture de *Forteresse digitale* peut nous fournir des pistes de réflexion intéressantes à ce sujet.

Tousmesrégimes.com
de Wendy Kamenoff et
Elisa Trolin Owen
Éditions Marabout
336 p. - environ 20 $

Ah, merveilleux Internet... Nous pouvons aujourd'hui tout y trouver, des journaux en ligne à l'amour de notre vie, en passant par la recette des bombes artisanales et du clafoutis aux cerises. L'ouverture au particulier de la toile du Web et des possibilités infinies qu'elle offre a fait exploser nos moyens de communication, dans le bon comme le mauvais sens du terme. De ce point de vue, *Tousmesrégimes.com*, premier livre d'une série dédiée à des chroniques comme nous pouvons en trouver sur divers forums de discussion, correspond parfaitement aux tendances du jour. On rencontre ainsi des personnes virtuellement, on crée une complicité, voire une intimité avec certaines d'entre elles, et on s'engage dans une relation, par ordinateurs interposés, grâce à laquelle il est plus facile de surmonter ses tabous et de vaincre sa timidité ou sa gêne réelles. C'est sans doute ce qui guide l'amitié virtuelle d'Elisa et Wendy, les deux personnages dont les courriels constituent la trame de cet ouvrage. Toutes deux souffrent d'un surplus de poids et décident de se reprendre en main, après avoir testé tous les régimes possibles. Nous les suivons dans leur parcours du combattant contre les vilains kilos, tout en partageant leurs réflexions sur la vie de famille, la grossesse, la gym, les écarts alimentaires, le magasinage et même leurs fantasmes. Le ton de ce livre est volontairement léger, orienté vers la confidence, et beaucoup de femmes pourront sans doute se retrouver dans son contenu. Par contre, cette lecture, au demeurant assez anodine, est fortement déconseillée à celles qui n'aiment pas fréquenter des forums de discussion, ni parcourir des livres sans grande profondeur. Avis mitigé.

PRIMEUR
Parution octobre 2007
Morts virtuelles
de Catherine Doré
Éditions de Mortagne
528 p. - 24,95 $

Êtes-vous passionné par les jeux vidéos? Vous avez donc sans doute ressenti, comme les victimes de ce *thriller* scientifique, la griserie qui accompagne le jeu dans une réalité virtuelle, au premier abord inoffensive et bien plus attirante que notre banale réalité. En effet, qu'y a-t-il de plus enivrant que de pouvoir dépasser ses limites, transgresser les interdits et faire fi des lois de la nature, sans pour cela courir le moindre danger? Pourtant, force est de constater que lorsqu'on se prend trop au jeu, on s'y brûle, puisqu'au bout d'un moment l'univers virtuel peut prendre le pas sur notre existence, au risque de désagréger nos rapports aux autres, au monde et à notre propre santé. Si l'on ajoute à cela l'arrivée sur le marché de jeux d'un réalisme surprenant, la création d'un réseau de joueurs effrénés par un chercheur plus ou moins honnête, ainsi que de petites pilules qui permettent de rester éveillé plusieurs jours de suite pour pouvoir se consacrer entièrement à cette passion, on obtient les éléments de l'intrigue du dernier roman de Catherine Doré. Cette brique de plus de 500 pages, dont la lecture nous entraîne à l'Université Laval, où une série de suicides des plus mystérieux a frappé de jeunes accrocs aux jeux vidéos, nous plonge dans l'univers de la recherche expérimentale en neuropsychologie. Deux enquêteurs vont essayer de faire la lumière sur ces meurtres déguisés et découvrir les excès d'une nouvelle mode, devenue l'exutoire du mal-être identitaire de nombreux jeunes et la fausse promesse d'un univers plus radieux. Un ouvrage très bien réalisé, riche en rebondissements et en informations, qui vous permettra de jeter un œil plus critique sur un phénomène de société dont les dérives peuvent s'avérer dangereuses.

e-motion

Mélanie Meloche-Holubowski
melanie_holubowski@hotmail.com

«Je suis tellement satisfait», dit une personne du Colorado. «Je ne peux pas faire confiance à mes amis». Une personne de 19 ans s'exprime : «Je m'assois et je me demande pourquoi je me sens comme ça». «Je me sens complètement à terre et je ne peux pas marcher sans pleurer. J'ai eu un appel ce matin et ça fait tellement du bien de parler à quelqu'un et de pleurer», écrit une autre personne de Halifax. Un cri du cœur venu d'un blogue et retracé pour un projet social, artistique et technologique.

Bienvenue dans l'univers des sentiments humains du monde virtuel. Il y a ceux qui disent que l'ordinateur est un monde sans émotion. Les créateurs du site web, Jonathan Harris et Sep Kamvar, peuvent prouver le contraire.

«L'humanité se cache sur le Web», explique Harris. «Les anciennes façons de communiquer, les rumeurs, le courrier, sont désuètes. Les blogues ont changé le caractère de l'Internet. Ce n'est pas seulement une machine froide. On se dirige vers un milieu plus humain.»

Depuis 2005, un programme de recherche conçu par ces deux jeunes fouille les blogues du monde en recherchant les mots «I feel» et «I am feeling». Le moteur de recherche retrace ensuite la phrase et même les photos associées au sentiment.

Puisque les blogues comportent souvent les détails personnels de leur auteur – ville, âge – le moteur de recherche recueille aussi ces données. On peut donc rechercher les sentiments les plus exprimés en Chine ou en Australie, ou même lorsqu'il neige.

Le site a recueilli des millions de sentiments, et de 15 000 à 20 000 émotions s'ajoutent chaque jour. «C'est un projet qui est écrit et conçu par tout le monde», dit Harris.

Les deux créateurs ont répertorié 5 000 émotions différentes à l'aide d'une encyclopédie. «Nous avons demandé à un moteur de recherche d'identifier tout ce qui pourrait être un sentiment et nous avons éliminé ceux qui n'étaient pas pertinents.»

Six mouvements

Comme les mouvements de musique classique, le site est divisé en plusieurs mouvements – des façons différentes d'organiser tous les sentiments trouvés. «La musique est aussi une expression.»

Le premier mouvement, la folie, est un écran de points de couleurs et de grosseurs diverses. La couleur représente le sentiment – bleu pour la tristesse, rouge pour la colère, etc. Chaque particule peut révéler une phrase ou une image. La grosseur représente la longueur de la phrase et les carrés signalent la présence de photos.

Le mouvement de la folie tente de représenter le bouillonnement chaotique du monde. C'est le fait de vivre à New York, parmi des millions d'inconnus, qui a inspiré à Harris l'idée des milliers de petits points. «Quand tu regardes du haut d'un édifice, il y a plein de gens qui ressemblent à des petits points. Si tu arrêtes pour parler à quelqu'un dans la rue, tout autour disparaît. Lorsqu'on clique sur un point, tous les autres sentiments disparaissent.»

Les murmures – le deuxième mouvement – est un écran où défilent sentiment après sentiment. «Je crois que ce qui me surprend le plus est comment les gens à travers le monde ont tous les mêmes sentiments. À Singapour, en Alabama ou en Afghanistan, tous se sentent aimés, joyeux, déprimés et malheureux. L'humanité traverse toutes les frontières».

La section montage est une série de photos avec une phrase et une émotion.

Le mouvement de foule est en fait cinq petites sections regroupées – soit des icônes pour arranger les sentiments par âge, par lieu, par sentiment, par température et par sexe.

«Dans un monde toujours plus englobant, c'est intéressant de voir comment les individus et les collectivités se sentent», dit un visiteur, Darcy O'Brien.

Les cinquième et sixième mouvements continuent de classer les sentiments sous les mêmes catégories.

Une étude sociale du monde virtuel

Ces statistiques pourraient devenir une mine d'or pour les sociologues. Déjà, des étudiants en doctorat à l'université du Vermont font des recherches sur les données du site. Cependant, Harris prévient que ces études posent quelques problèmes.

«Ceux qui écrivent dans des blogues ne sont pas représentatifs du monde en général», explique-t-il. «Que deux ou trois personnes soient tristes dans un endroit ne veut pas nécessairement dire que tout ce pays est malheureux.»

Pourtant, Harris dit que le sentiment le plus exprimé est de se sentir mieux et que les pays asiatiques et l'Australie ont les sentiments les plus négatifs.

Pour Olivier Gagnon, qui a visité le site, c'est simplement une bonne façon de retrouver l'humain dans un monde virtuel et technologique. «Parfois, il nous faut une machine pour nous rappeler que nous sommes humains.»

l'Organe vous invite*

* à joindre son équipe de rédaction | **redaction@lorgane.org**

OPTIQUE TOWN

MEILLEURS PRIX POUR LES ÉTUDIANTS

Tous les étudiants
Examen de la vue + 75$ couvert par les assurances de l'ASEQ.

Les étudiants qui bénificient de prêts et bourses obtiennent un remboursement de 185$ sur les lunettes ou verres de contact.

Venez constater les meilleurs prix en ville !

ÉTUDIANTS ET LE PERSONNEL DE L'UQAM
ET DE
L'UNIVERSITÉ DE CONCORDIA.
Examens de la vue donnés par un optométriste autorisé par l'ASEQ

Dr. A. Wootten

AU COEUR DU CENTRE-VILLE

1460, rue Sherbrooke Ouest
(au coin de Mackay)

514.286.8020

BVLGARI CHANEL Dior GIORGIO ARMANI VERSACE